

100 CLÉS DES VILLES SŒURS

EU - LE TRÉPORT
MERS-LES-BAINS

Paul Labesse

100 CLÉS DES VILLES SŒURS

EU - LE TRÉPORT
MERS-LES-BAINS

SOMMAIRE

LES TROIS VILLES SŒURS 6

EU 9

LA CITÉ HISTORIQUE, DES NORMANDS AUX ORLÉANS 10

La collégiale 12

Le château d'Eu 16

La berline
de Jean V de Portugal 22

L'Entente cordiale
au château d'Eu 23

La statue de Jeanne d'Arc
par la princesse Marie 24

Les dépendances du château 25

La statue équestre
du duc d'Orléans 26

La prison de Jeanne d'Arc à Eu 27

La table des Guise
et les guisards 28

Le jardin à la française 29

Le buste de
la comtesse de Paris 30

Le théâtre de la ville d'Eu 31

Le cécilium 32

La glacière du château 33

La stèle de
Guillaume le Conquérant 34

La smala et
l'ancien Hôtel de Ville 35

La fontaine du comte de Paris 36

La stèle du millénaire 37

La Vierge du Vœu 38

Le parc du château d'Eu 39

Le collège des Jésuites 40

La chapelle du collège 42

La porte de l'Empire 47

L'Hôtel des Impôts,
ancien hôpital Sainte-Anne 48

Le port fluvial de la ville d'Eu 49

L'ancienne gare
de chemin de fer 50

La maison du
n°8 de la rue de Verdun 51

La maison du n°4 de la rue
de la Grande Mademoiselle 52

La rue de la Teinturerie 53

Le buste de Michel Anguier 54

L'Hôtel-Dieu 55

L'Hôtel des Évêques d'Amiens 58

Le musée des
Traditions Verrières 59

La chapelle Saint-Laurent 60

Le site archéologique de Briga 61

La forêt d'Eu, une forêt vivante 62

Gaston Leroux et la ville d'Eu 63

LE TRÉPORT 65

DE LA BOURGADE DE PÊCHEURS À LA VILLE PORTUAIRE 66

La chapelle
Saint-Julien-l'Hospitalier 70

Les vestiges de l'abbaye
Saint-Michel du Tréport 71

L'église paroissiale
Saint-Jacques-le-Majeur 72

Le presbytère 73

La bibliothèque municipale 74

La croix de pierre 75

Le musoir 76

L'ancien Hôtel de Ville 77

L'escalier de la falaise 78

Le Kahl-burg 79

Le Tréport-Terrasse,
le Trianon-Hôtel 80

Le funiculaire 81

Les falaises et les galets 82

Le quartier des Cordiers 83

La Vierge des Cordiers 84

L'ancienne esplanade 85

Le nouveau front de mer 86

Le casino 87

Le calvaire de la poissonnerie 89

Le quai François I^{er} 90

Le peintre Jules Noël 91

Le phare du Tréport 92

Le grand chalet 93

La gare de chemin de fer 94

Le port de commerce 95

Le port de pêche 96

Le parc Sainte-Croix 97

Le cimetière militaire 100

La colombe de la Paix 101

MERS-LES-BAINS 103

DE LA VILLA GALLO-ROMAINE À LA STATION BALNÉAIRE 104

Le rond-point de la baigneuse 106

Le 7^e casino 107

La verrerie 108

La Prairie 109

Pierre Lefort 110

Le monument aux morts 111

La gare de chemin de fer 112

À table en Picardie ! 113

La borne frontière 114

L'esplanade de Mers 115

Les villas jumelles 116

La recherche de la verticalité 117

L'ornementation des villas 118

Une villa exemplaire : Bon Abri 119

La rue Jules Barni 120

Eugène Dabit 121

L'église Saint-Martin
de Mers-les-Bains 122

Le naufrage du *Saluto* 123

Notre-Dame-de-la-Falaise 124

Le peintre Antoine Vollon 125

LES TROIS VILLES SŒURS

Les trois villes sœurs (Eu, Tréport et Mers) sont liées par la géographie mais aussi par l'histoire. Avant d'être déclarées « sœurs », elles furent souvent en rivalité au cours des siècles. Commençons par Eu et Le Tréport. Au beau milieu du XVI^e siècle, le port du Tréport prit de l'extension et commença à souffrir de la tutelle eudoise. Heureusement pour les Tréportais, le roi de France, François I^{er}, accorda le titre de « ville » au Tréport. De ce fait, le lieutenant de mairie dépendant de la ville d'Eu fut remplacé par un maire qui administra la ville de façon indépendante. Mais la ville d'Eu eut du mal à voir sa voisine s'éman-

branche sud vers Le Tréport. Les limites devinrent alors bien floues entre les biens de l'abbaye et les terres des paysans mersois. Il faudra attendre le duc de Penthièvre pour que les droits des Mersois sur les marais des Mailleuls leur soient reconnus en 1767. Mais les litiges entre les deux cités ne s'arrêtèrent pas là... Par une loi du 27 juin 1837, le roi Louis-Philippe souhaita développer le Tréport et annexa une partie du territoire mersois. Le 27 mai 1891, Mers recouvrera en partie son domaine. Oubliant leurs dissentiments, les deux villes sœurs purent se tendre une main fraternelle par-dessus le bras



ciper. Si bien qu'en 1744, Charles Simon, maire du Tréport, n'hésita plus à soutenir les droits et les intérêts de sa commune gravement menacés par les exigences du maire eudois, Jean-Baptiste Blangy qui prétendait maintenir Le Tréport sous dépendance de la ville d'Eu. Après un procès de douze années, Ch. Simon obtint un arrêt confirmant au Tréport le droit de mairie.

De leur côté, Mers et Le Tréport connurent une mésentente qui dura plusieurs siècles. En 1101, Henri I^{er} comte d'Eu voulut améliorer le commerce du Tréport en détournant le cours de la Bresle, plus précisément le bras nord de la rivière qui se jetait à Mers au profit de la

de mer qui les sépare. La terrible période de la guerre de 1914 a sûrement contribué à rapprocher les trois villes. Le guide du Syndicat d'Initiative de 1925 des trois villes pouvait écrire fièrement : « L'ensemble de ces trois villes, appelées communément les trois villes sœurs, montre combien sont étroits les liens qui les unissent depuis des siècles. Leurs affinités s'expliquent par leur commune origine, leur histoire qui se confond, et enfin une grande communauté d'intérêt. » Désormais, nos trois villes sœurs forment une communauté urbaine de 38 000 habitants avec vingt-cinq autres communes et portent le nom de Communauté de Communes des Villes Sœurs, CCVS.

EU

LA CITÉ HISTORIQUE, DES NORMANDS AUX ORLÉANS

L'estuaire de la Bresle et les collines qui l'entourent furent occupés par l'homme dès la plus haute antiquité. Les fouilles archéologiques du Bois-l'Abbé, en forêt d'Eu, attestent une occupation importante pendant les quatre premiers siècles de notre ère. Après l'abandon de cette ville, un *castrum* s'est construit sur le promontoire qui domine la Bresle à l'emplacement occupé de nos jours par le château et la collégiale. Cette place-forte gallo-romaine fut bientôt ravagée par les Huns et les Vandales. Le traité de Saint-Clair-sur-Epte, entre Rollon, chef des Normands, et Charles le Simple, roi de France, créa la Normandie. En 1050, Guillaume le Conquérant épousait Mathilde de Flandre à Eu. Cent ans plus tard, le comte Jean octroyait une Charte aux bourgeois du bourg, faisant d'Eu la plus ancienne commune de Normandie. Après quoi se succédèrent à la tête du comté d'Eu les Maisons de Lusignan, de Brienne, d'Artois, de Bourgogne et de Clèves. Bientôt, grâce aux activités verrières et drapières, et surtout à l'arrivée d'Henri de Guise et de sa femme, Catherine de Clèves, la ville devint prospère. Un nouveau château fut construit, le collège des Jésuites fondé, et la chapelle du collège édifiée. Bien plus, la ville d'Eu devint royale avec l'arrivée de la Grande Mademoiselle exilée par son cousin

Louis XIV. Elle créa des hôpitaux et répandit sur le comté ses institutions de bienfaisance. Le comté fut cédé ensuite au duc du Maine, puis le duc de Penthièvre en hérita. L'année 1789 vit la fuite des prêtres réfractaires, la collégiale devint le Temple de la Raison et l'abbaye fut démolie. Il faut attendre le règne de Louis-Philippe pour que la ville d'Eu connaisse à nouveau la prospérité. Le château d'Eu devint sa résidence d'été favorite. Tout en agrandissant le domaine royal, il embellit considérablement la ville, sans oublier la crypte de la collégiale qu'il fit entièrement réaménager pour accueillir les gisants des comtes d'Eu du Moyen Âge. Mais l'apothéose de la ville fut la visite de la reine Victoria en 1843. Débarquant au Tréport, la toute jeune souveraine passa quelques jours auprès du vieux roi conquis. La France sortait ainsi de son bannissement grâce à cette « entente cordiale » entre les deux pays. En 1872, le château fut restitué au comte de Paris, fils du duc d'Orléans, petit-fils de Louis-Philippe. Il fit restaurer le château par Viollet-le-Duc et aménager le parc. En grande partie conservé, le patrimoine de la ville d'Eu est le troisième de Seine-Maritime.

LA COLLÉGIALE

Aperçu historique et extérieur



Le plus ancien édifice de la ville, la collégiale Notre-Dame est digne d'une cathédrale par son ampleur et son architecture. Elle remplace une église romane primitive qui se révéla trop petite devant l'affluence des fidèles et des malades autour du tombeau de saint Laurent O'Toole. Commencée en 1186, la collégiale fut achevée en 1280. En 1426, la foudre s'abattit sur la tour lanterne et mit le feu à la toiture. La tour et les voûtes s'effondrèrent. La restauration dura près d'un siècle et fut faite dans le style de l'époque, le gothique flamboyant. La Terreur apporta ses saccages : les confessionnaux devinrent des guérites, les vases sacrés transformés en monnaie, les cloches fondues en canons.

Louis-Philippe fit entreprendre des travaux importants (consolidation des fondations, des contreforts et des arcs-boutants) et, pour décorer la nef, commanda à la Manufacture de Sèvres une grande verrière haute de 10m et composée de 24 parties. Viollet-le-Duc restaura la collégiale de 1863 à 1876, sauvant ainsi le monument. La façade, partie la plus ancienne de l'église est plutôt austère car elle ne possède aucune richesse statuaire, mais cette simplicité a une certaine élégance. L'enfilade des arcs-boutants rythme les flancs. Le chevet flamboyant est un subtil enchevêtrement d'arceaux, de contreforts, de clochetons sculptés et de pinacles.

Visite de l'intérieur



© Raimond Spekking / CC BY-SA

Voûtes de la nef.

Lorsque l'on entre dans la collégiale par le portail central, la nef apparaît dans toute sa beauté et sa luminosité. L'harmonie des archivoltes des arcades, l'équilibre des proportions entre la hauteur des voûtes et la largeur de la nef ainsi que la sobriété des chapiteaux sculptés contribuent à son élévation. Trois ordres se superposent : d'abord onze arcades ogivales élancées aux chapiteaux sculptés de motifs floraux ; puis, au second ordre, les ouvertures doubles d'un faux triforium judicieusement inscrites dans une ogive plus grande ; enfin, le troisième ordre avec ses fenêtres en deux lancettes encadrées. Deux meubles dans la nef sont à distinguer. D'abord, la chaire avec ses pan-

LES MONUMENTS DISPARUS DE LA VILLE D'EU

Ce plan permet de localiser les monuments disparus de la ville d'Eu. En bleu clair, les remparts de la ville avec ses cinq portes fortifiées et ses dix-sept tours. Dans le cercle rouge, les édifices religieux détruits : les églises St Pierre, St Jean, St Jacques, la Trinité, St Riquier, l'abbaye Ste Marie et le beffroi. Signalées par une lettre dans une pastille rouge, les constructions disparues : A) le castrum normand, B) l'hôpital normand, C) la maladrerie du Val de Gland, D) le Château-Neuf, E) le couvent des Ursulines, F) le couvent des Capucins, G) les anciennes halles, H) les moulins Packham. Que de richesses architecturales malheureusement détruites par les hommes, souvent poussés par les folies révolutionnaires.

neaux sculptés représentant les attributs des deux saints Jean, le Baptiste et l'Évangéliste, la tête coupée sur un plat et l'aigle. Ensuite, en face, le banc d'œuvre présentant deux superbes cariatides, terminées en gaine, supportant un baldaquin au-dessus duquel trône curieusement la statue de la Religion parmi les canons alignés, ces derniers évoquant le comte d'Eu, duc du Maine. Au-delà de la nef, on découvre le magnifique chœur de style flamboyant, datant des XV^e et XVI^e siècles. Un heureux contraste se crée entre la sobriété de la nef et les nervures flamboyantes des grandes fenêtres du chevet à trois ou quatre compartiments. Le chœur s'étend sur toute la crypte et l'on y monte par sept degrés.

Laurent O'Toole



CC BY

Le gisant de Laurent O'Toole.

Laurent O'Toole, archevêque de Dublin, entreprit en 1180 un voyage pour se rendre à Rouen, où se trouvait le roi d'Angleterre, Henri II Plantagenet, afin de régler un différend politique avec le roi d'Irlande. Arrivé en vue de la ville d'Eu en venant d'Abbeville, il fut pris d'un malaise. Gravement malade, il fut accueilli par les chanoines de l'abbaye Notre-Dame, et décéda dans la semaine. Son corps, inhumé dans le chœur de l'église abbatiale, attira bientôt les croyants. Devant l'affluence extraordinaire des fidèles, l'ancienne église romane se révéla trop petite, et la construction d'une nouvelle collégiale fut décidée avec une crypte pour présenter aux pèlerins le gisant de Laurent canonisé en

1226. De fait, saint Laurent devint le patron de l'église Notre-Dame d'Eu ; ses reliques sont religieusement conservées dans une châsse exposée sur une crédence à une certaine hauteur au-dessus de l'autel pour être visible. La chapelle consacrée au saint, dans le croisillon sud, contient deux objets remarquables. D'abord le tableau surmontant l'autel figurant saint Laurent découvrant du haut de la colline l'église et l'abbaye d'Eu. Ce tableau très fidèle présente la ville au milieu du XVIII^e siècle. On peut y voir les monuments qui ont disparu depuis. L'autre objet est le buste reliquaire du saint contenant son crâne.

La crypte

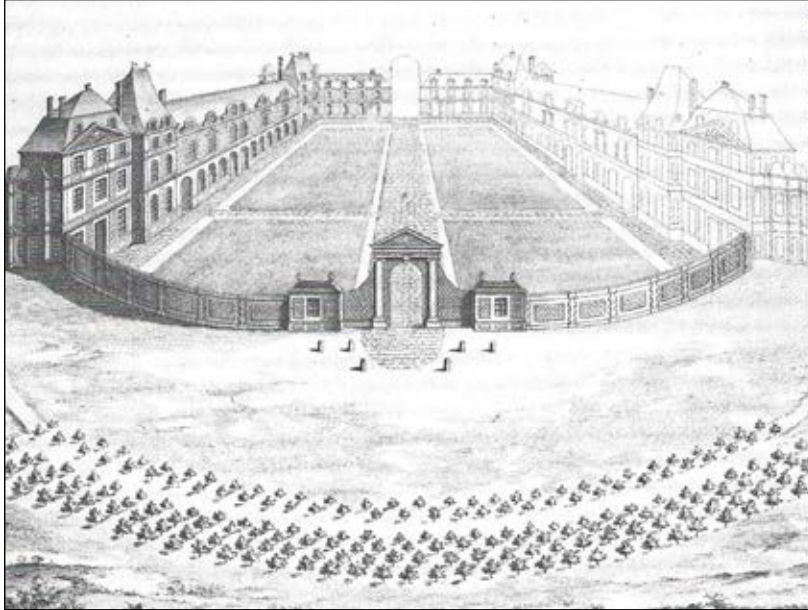


Louis-Philippe, encore duc d'Orléans, souhaita rétablir les sépultures de la crypte profanée pendant la Révolution. Les ossements éparpillés furent rassemblés dans un ossuaire. Puis, en 1829, le sculpteur Napoléon Fouquet restaura les caveaux et les gisants de la crypte, qui se trouvaient auparavant dans le chœur de la collégiale. On découvre ainsi, à l'entrée de la crypte, le beau gisant de saint Laurent. L'aube à petits plis parallèles, la mitre à cornes très basses, et la natte funéraire révèlent bien l'art roman finissant. Surtout, le roi fit rétablir les statues des différents comtes et comtesses d'Eu sur des cénotaphes revêtus d'armoiries et surmontés des épitaphes transcrites sur le

marbre en caractères ordinaires. Les statues de la famille d'Artois sont toutes allongées, les mains jointes et les pieds tournés vers l'autel. Celles des princes sont à droite, celles des femmes sont à gauche. Les chiens aux pieds des femmes traduisent la fidélité, les lions aux pieds des hommes prouvent leur vaillance ou leur mort au combat. La grande tombe du milieu renferme les restes du duc d'Aumale et du prince de Dombes, fils du duc du Maine, lui-même fils de Louis XIV et de Madame de Montespan. Cette crypte est une véritable église souterraine longue de 31 mètres, et elle contient de si beaux tombeaux sculptés qu'elle peut être considérée comme le « Saint-Denis de la Normandie ».

LE CHÂTEAU D'EU

Au temps des Guise



Plan prévu par les Guise.

Sur le promontoire que nous connaissons, se dressait un *castrum* à l'emplacement du château actuel. Une forteresse édiflée au même endroit fut maintes fois détruite et reconstruite au cours des siècles. Un nouveau château fut entièrement incendié lors du « mardi piteux » en 1475 sur ordre de Louis XI. Il fut remplacé par une simple maison qui donna l'hospitalité à François I^{er} en 1535. Puis, le duc de Guise, le Balafre, ayant épousé, sur ordre de Catherine de Médicis, Catherine de Clèves, qui lui apportait en dot le domaine d'Eu, décida en 1578 de rebâtir le château. Il fit appel à un architecte de Beauvais, Pierre Le Roy, qui en dressa les plans. L'édifice projeté avait la forme d'un U, avec un corps central et deux

ailes symétriques, le tout ouvrant sur une vaste cour précédée d'harmonieuses grilles d'entrée. Les travaux de construction, commencés en 1578, furent suspendus puis repris en 1581 mais ne furent jamais terminés. En effet, le duc de Guise fut assassiné traîtreusement au château de Blois par les sbires d'Henri III. Le château actuel ne représente donc plus qu'une aile de l'ensemble projeté. Notons pour mémoire qu'un ensemble de bâtiments avait été construit du côté de la vallée de la Bresle (aile perpendiculaire dans laquelle mademoiselle de Montpensier fera installer sa galerie des rois de France) mais fut démolie en 1806. Une page d'histoire à ne pas manquer !

Au temps de la Grande Mademoiselle



Chambre de la Grande Mademoiselle.

Anne-Marie-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, duc d'Orléans, frère du roi Louis XIII, et de Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, naquit le 23 mai 1627. Trente ans plus tard, la maison de Joyeuse se trouvant obérée, mademoiselle de Guise proposa à mademoiselle de Montpensier d'acheter le comté d'Eu. Ce qu'elle fit en 1660. Dès son premier séjour, qui dura presque deux mois, la Grande Mademoiselle trouva le château très négligé. Elle fit faire des travaux et adjoignit au vieux château de nouveaux pavillons. Ce sont les deux parties extrêmes du château, soulignées par leur toiture, que l'on peut toujours admirer. Le pavillon nord comportait alors l'appartement de la duchesse

somptueusement décoré. De cette époque, il ne reste plus que la chambre dorée, dite chambre de Mademoiselle de Montpensier, avec son monogramme répété sur les belles boiseries d'origine vert et or. Cette pièce permet d'avoir une idée précise du style de décoration du château au XVIII^e siècle. Elle s'occupa également du domaine, en étendit le terrain, qu'elle fit clore d'une vaste muraille, planta de belles allées, un beau parterre et une terrasse. Elle fit bâtir un petit château, ménagerie primitivement nommée Château Blanc ou Château Neuf, démolie depuis. Au bout du parc, elle commanda une « folie » (c'est-à-dire un pavillon sous les feuilles) qui s'appellera le Pavillon de Montpensier.

Au temps de Louis-Philippe



CC BY

|| Galerie des Guise créée par Louis-Philippe.

En 1821, le duc d'Orléans, futur roi Louis-Philippe, âgé de 48 ans, hérita du domaine d'Eu. La même année, il visita le château et, charmé de la situation de cette belle résidence et des souvenirs qui s'y rattachent, il résolut de rendre à l'antique demeure des Guise et de mademoiselle de Montpensier son ancienne splendeur. L'architecte Fontaine fut chargé de la réhabilitation du château. Son travail consista à assainir l'habitation, construire des caves en sous-œuvre dans toute l'étendue du rez-de-chaussée, rectifier les distributions incorrectes, consolider les murs de refend qui étaient en ruine, refaire les planchers en partie pourris, réparer les charpentes et les couvertures, rendre les

façades uniformes et régulières, enfin donner à des constructions faites sans ordre et sans méthode une ordonnance nécessaire et une symétrie esthétique. On voit l'importance des travaux entrepris : le château fut quasiment remis à neuf. Louis-Philippe étant devenu roi en 1830, le château d'Eu connut alors ses heures de gloire. La galerie des Guise, incomparable galerie de tableaux, magnifiquement restaurée est la preuve de la magnificence du château. Les fêtes qui s'y déroulèrent lors des deux visites de la reine Victoria à Eu, attestées par de nombreux tableaux, marquèrent l'apogée du château d'Eu et constituent même une page de l'histoire nationale, comme première Entente cordiale.

Au temps du comte de Paris



CC BY

La révolution de 1848 mit fin à la Monarchie de Juillet. Le château fut fermé, une partie des tableaux et du mobilier furent vendus aux enchères. Puis, il fut mis sous séquestre. La loi du 23 décembre 1872 restitua le château au comte de Paris, fils de Ferdinand et donc petit-fils de Louis-Philippe. Devant le délabrement du château, le comte de Paris fit appel à l'architecte Viollet-le-Duc, qui se consacra à la restauration, la modernisation et la décoration du château. Les principales modifications apportées à l'architecture extérieure du château portent sur les adjonctions couvertes en terrasse qu'il supprime, et sur les toits, les tabatières cèdent la place à d'élégantes lucarnes. À l'intérieur, les cuisines en

sous-sol sont aménagées de façon moderne et rationnelle. Le gaz d'éclairage alimente tous les réverbères, appliques, et lustres. Le chauffage à air pulsé et à eau chaude est distribué dans tout le château par des calorifères en colonnes ou en consoles dessinées par l'architecte. Quant à l'œuvre de décoration, elle est remarquable et originale. Viollet-le-Duc a cherché à rappeler les motifs décoratifs de la Renaissance pour rappeler l'époque de la construction du château. Aucun détail ne lui échappe : tissus, papiers peints, peintures, tout est revu par le maître, et même le mobilier est dessiné par ce grand artiste, qui a apporté au château une touche inimitable.



LA BERLINE DE JEAN V DE PORTUGAL



CC BY

Cette berline a été commandée aux ateliers parisiens dans les années 1725-1730 par le roi Jean V. Après avoir servi au Portugal puis au Brésil, elle est revenue en France à la fin du XIX^e siècle et a été acquise par la municipalité. Exposée depuis dans le grand hall du château, baptisé de ce fait « salle du carrosse », elle se dégradait lentement, cachée sous la poussière et de nombreuses couches de vernis brunâtres. La maison Hermès prit en charge le rachat de huit pommes de l'impériale en bronze doré, et M. Becker offrit des éléments du train. La restauration s'avérait très lourde pour la municipalité d'Eu : la fondation Gulbenkian offrit de financer la moitié du coût global et le Service de restauration des musées de France assura la maîtrise d'œuvre de l'opération. Neuf restaurateurs, un photographe, un cinéaste, ont collaboré à la remise en état de la berline. Chaque

matériau a été traité par un spécialiste : les parties en bois, très attaquées par les termites, ont nécessité une consolidation et une restauration poussées, mais respectueuse de l'intégrité des parties originales. Les textiles, les cuirs, les métaux ont été restaurés et enfin la couche picturale a été refixée et délogée de ses épais vernis brunis. Malgré les traces d'usage qu'elle conserve, la voiture du roi Jean V apparaît dans toute la splendeur de son précieux décor.

L'ENTENTE CORDIALE AU CHÂTEAU D'EU



CC BY

Reception dans la galerie de Guise en honneur de la reine Victoria et du prince Albert, le 2 septembre 1843.

Toutes les monarchies européennes étaient hostiles à Louis-Philippe, cet usurpateur fils d'un régicide. Le roi n'aura de cesse de renverser cette tendance. En 1832, Léopold, roi des Belges, épouse Louise, fille aînée de Louis-Philippe et devient ainsi gendre du roi des Français. Il est aussi l'oncle de la reine Victoria ; de ce fait, Louise sera la médiatrice toute trouvée entre les cours de France et d'Angleterre. Elle va permettre le voyage mémorable de Victoria à Eu en septembre 1843. La reine d'Angleterre a 24 ans, elle est accompagnée de son époux, le prince Albert, et de Lord Aberdeen, ministre anglais des Affaires Étrangères. Louis-Philippe, alors âgé de 70 ans, fait visiter son domaine à la jeune reine émerveillée par tant de nouveautés ; il lui offre, pendant les cinq jours de son séjour à Eu, un programme complet de festivités, pique-niques en forêt, concerts dans la galerie des Guise avec l'orchestre et les chanteurs

de l'Opéra-Comique, banquets, etc. Pendant ce temps, Guizot et Aberdeen conversent avec une sympathie qui semble sincère et posent les bases d'un accord (*good understanding*) qu'ils souhaitent durable.



Dans le salon de la duchesse d'Orléans, admirez les fauteuils Empire, mobilier de Cambacérès installé à Eu pour la visite de la reine Victoria, mais aussi les deux bustes de la reine d'Angleterre et de son époux, de part et d'autre de la fenêtre.

LA STATUE DE JEANNE D'ARC PAR LA PRINCESSE MARIE



La princesse Marie d'Orléans (1813-1839) était le troisième enfant de Louis-Philippe et de Marie-Amélie. Très tôt ses dons d'artiste se révélèrent. Élève du peintre Ary Scheffer, elle devint bientôt une femme sculpteur de talent. En juillet 1835, Louis-Philippe offrit à sa fille l'occasion de réaliser une Jeanne d'Arc en marbre pour les Galeries historiques de Versailles. Remise à l'honneur par les historiens du Moyen Âge dès la Restauration, Jeanne d'Arc connut au XIX^e siècle une ère de réhabilitation. Du fait de sa lutte pour le couronnement de Charles VII, elle pouvait permettre aux Orléanistes de justifier la royauté. La princesse Marie s'est distinguée de l'iconographie habituelle représentant Jeanne

d'Arc en guerrière. Son héroïne est dans une attitude pieuse et pensive qui n'est pas sans refléter la personnalité de la princesse elle-même, artiste inspirée du ciel comme la pucelle qu'elle voulait représenter. Cette jeune femme, que l'on voit en habit de guerre pressant contre son cœur l'épée qu'elle porte dans les combats, et dont le pommeau a la forme d'une croix, a un visage plein de douceur. Nous pouvons heureusement toujours admirer dans la galerie des Guise cette Jeanne d'Arc en bronze cette fois. Mariée au duc Alexandre de Wurtemberg, cette adorable princesse mourut à Pise à l'âge de 26 ans. Morte dans la fleur de l'âge après avoir donné son chef-d'œuvre émouvant.

LES DÉPENDANCES DU CHÂTEAU



Ayant hérité du domaine et du château d'Eu en 1821, Louis-Philippe demanda à l'architecte Fontaine d'étudier l'agrandissement et l'embellissement du château pour le rendre plus habitable et aménager les dépendances (cuisines, écuries, remises, logements de suite etc.) Tous ces travaux furent réalisés de 1824 à 1833. Dès l'année suivante, les fouilles du nouveau bâtiment des cuisines commencèrent à quelque distance du château, et un corridor souterrain fut creusé pour communiquer. En 1830, Louis-Philippe devenu roi fit du château d'Eu une de ses résidences favorites et commanda de nouveaux locaux pour accueillir le Conseil, les ministres, les ambassadeurs, les médecins, les généraux etc. Fontaine réussit le tour de force de construire ces dépendances sans défigurer le site. D'abord, l'architecte acquit plusieurs maisons entre le château et la collégiale et les fit démolir pour édifier le pavillon du portier de la cour d'honneur, les bâtiments des écuries et des remises, la sellerie et le pavillon des bains ; édifiés face au château, il put leur donner une proportion convenable qui ne défigurait pas le château.

Ensuite, profitant de la déclivité, Fontaine réussit à construire un bâtiment de grande ampleur, pour y installer les innombrables appartements réclamés qui restent heureusement invisibles depuis le château.

LA FERME MODÈLE

Très marqué par la remarquable éducation qu'il avait reçue de Madame de Genlis, Louis-Philippe souhaita créer une ferme modèle dans son domaine. Aussi souhaita-t-il que son exploitation agricole respecte les lois de la nature et que cette ferme du Bois du Parc, actuellement transformée en Domaine de Joinville, devienne une ferme modèle. L'exploitation, fierté du roi, fournissait le château en laitages (lait, crème, fromages) et en légumes. Louis-Philippe, en bon bourgeois économe, était très fier de pouvoir manger à sa table les produits de sa ferme. Outre le pavillon de chasse, cette ferme comportait une laiterie : le dernier chic était de boire le lait fraîchement tiré, et les enfants du roi sacrifiaient bien volontiers à cette mode !